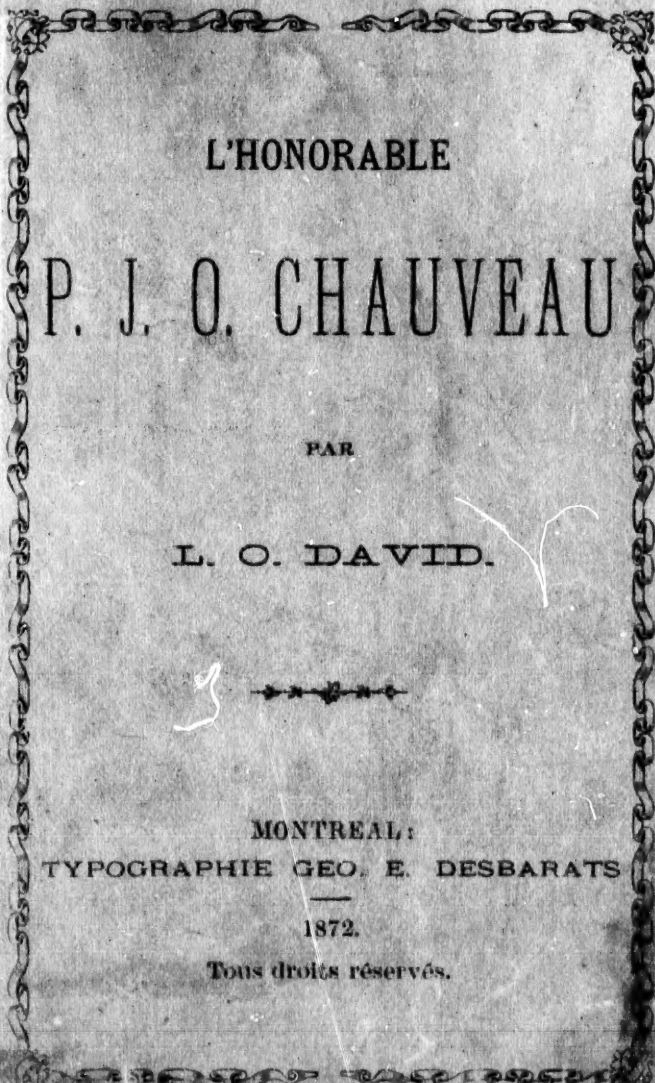




L'HONORABLE

P. J. O. CHAUBEAU

PAR

L. O. DAVID.

3



MONTREAL:

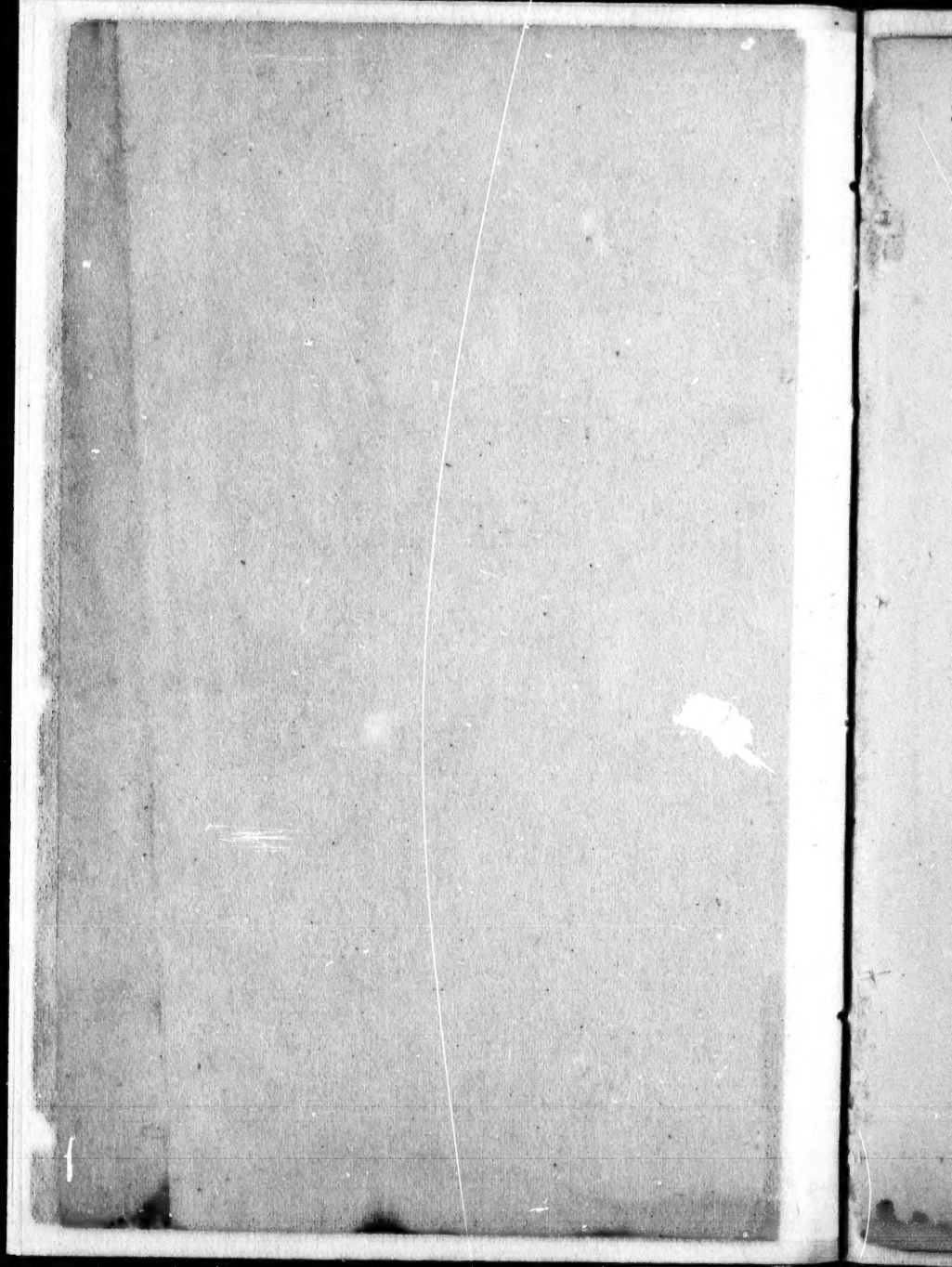
TYPOGRAPHIE GEO. E. DESBARATS

—
1872.

Tous droits réservés.



L'HON. P.-J.-O. CHAUVEAU







L'HON. P. J. O. CHAUVÉAU.

L'HONORABLE

P.-J.-O. CHAUVEAU

PAR

L. O. DAVID.



MONTREAL:
TYPOGRAPHIE GEO. E. DESBARATS

1872.

Tous droits réservés.

1872

C 1) 2

C. 2

B 2327

L'HON. P.-J.-O. CHAUVEAU

ON sait que la vieille cité de Champlain a l'aimable prétention de se croire le Parnasse comme le château-fort du Canada et d'avoir orné notre couronne littéraire de ses plus riches diamants. Suspendue, comme un nid d'aigle, à un rocher immense dont le sommet se perd dans les nues, au milieu d'une nature incomparable où chaque pierre éveille des souvenirs immortels, elle a bien tout ce qu'il faut pour être le séjour des muses. Le souffle de l'inspiration circule librement à travers tous ces débris et ces monuments d'un autre âge, témoins des souffrances et des

luttons héroïques d'une nationalité dont elle a été le berceau. Quoi de plus propre à élever le cœur et l'intelligence de l'enfant, à faire résonner les fibres les plus délicates de son âme, que les grandeurs de ce panorama redisant l'héroïque histoire de ses ancêtres ? Il n'est pas étonnant que tant de gloire et de grandeur ait trouvé un poétique écho dans l'âme des Garneau, des Chauveau, des Crémazie, des Lemay et des Fréchette.

M. Chauveau, dont nous entreprenons de faire aujourd'hui la biographie, est une des plus brillantes illustrations dont Québec et le Canada français se glorifient. Il est né le 30 mai mil huit cent vingt. Son père était marchand et descendait d'une des plus anciennes et des plus respectables familles de Charlesbourg.

Privé de la protection paternelle lorsqu'il était tout jeune encore, il trouva, dans son grand-père, M. Joseph Roy, et M. Hamel, son oncle, des cœurs généreux

pour l'encourager et des esprits éclairés pour le diriger. Ces deux citoyens distingués avaient découvert dans cet enfant faible et délicat, de belles qualités, des talents brillants, qu'ils travaillèrent à développer de concert avec une mère admirable de dévouement et de tendresse. Combien d'existences brisées et de nobles intelligences dévoyées, parce qu'elles ont été livrées à elles-mêmes à un âge où une direction sage et dévouée est si salutaire ! Qu'ils ont du mérite et qu'ils doivent être heureux, ceux dont la protection bienveillante a conservé et fécondé des talents si précieux pour la société !

M. Chauveau entra au Séminaire à l'âge de neuf ans. Il se fit remarquer, pendant tout son cours d'études, par la précocité de son talent littéraire et les manifestations sincères de sa foi et de sa piété. Doué d'une nature vive, ardente et enthousiaste, il avait l'âme ouverte à toutes les nobles

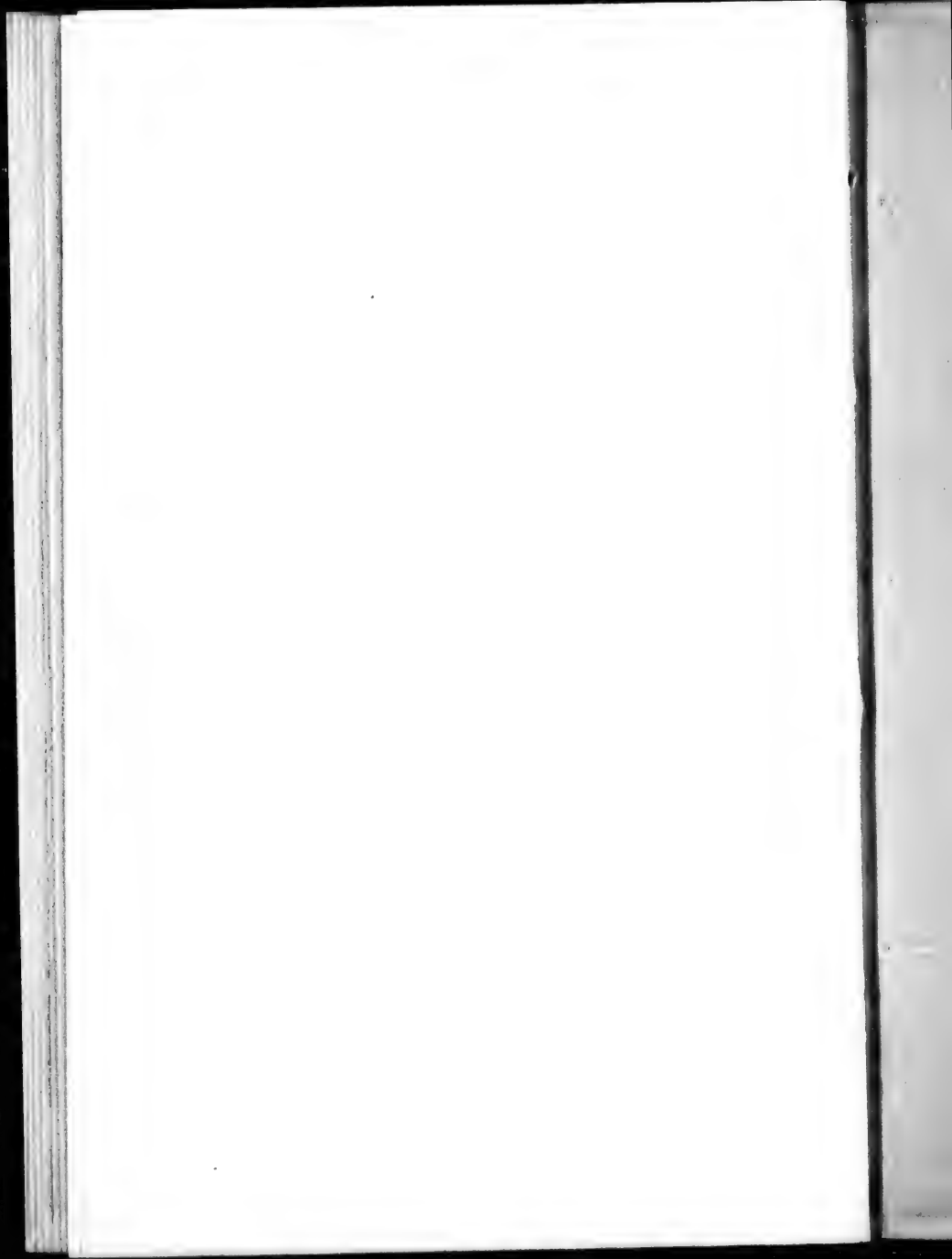
impressions, aux sentiments les plus élevés et aux inspirations de la poésie.

Son cours d'études fini, il voulut entrer dans l'état ecclésiastique, où le portaient des sentiments religieux qu'une mère pieuse lui avait inculqués dans sa plus tendre enfance. Il n'avait que seize ans. Il alla trouver le regretté et remarquable M. Demers, alors supérieur du Séminaire, pour lui faire part de ses intentions.—“ Vous voulez vous faire prêtre ? ”—lui dit le vénérable supérieur en lui mettant la main sur l'épaule,—“ oui..., oui. Vous êtes bien jeune..., seize ans !.. Bien..., bien... Allez-vous-en dans le monde, petit, on verra plus tard.”

L'Etat doit remercier l'Eglise de sa générosité en cette circonstance.

Le jeune Chauveau s'en alla et se mit à étudier le droit sous MM. Hamel et Roy, et plus tard, sous M. O'Kill Stuart. Il se jeta immédiatement dans le mouvement politique et littéraire de l'époque avec

s
r
t
e
s
e
e
),
-
e
n
n
-
n
a
it
y,
e
nt
ee



tous les entraînements de sa jeunesse et de son caractère. Le *Canadien* recevait avec plaisir les prémisses poétiques de cet enfant de dix-huit ans, et le *Courrier des Etats-Unis* publiait ses correspondances politiques. Les Canadiens-Français saluèrent avec joie des accents patriotiques qui les transportaient, et virent dans le jeune Chauveau un homme de l'avenir, un soldat brillant de la cause nationale.

Sorti du Séminaire à seize ans, journaliste à dix-sept, marié à vingt, M. Chauveau était membre de la Chambre à vingt-quatre ans; sa destinée marchait à grandes enjambées dans un chemin fleuri.

L'Union des deux provinces venait d'être imposée au Bas-Canada, dans le but de réduire à l'impuissance cette nationalité canadienne-française qui avait osé pousser le patriotisme jusqu'à la rébellion. L'élément anglais et l'élément français se trouvaient partagés en deux camps sur l'arène parlementaire, comme autrefois

sur le champ de bataille ;—le premier, orgueilleux, fanatique, plein de préjugés ; —l'autre, modeste, mais énergique et confiant dans son droit et sa destinée. La lutte était vive, ardente.

Il s'agissait, pour le Bas-Canada, d'effacer du frontispice de ce nouveau temple politique, où on l'avait forcé d'entrer, des caractères injurieux à son patriotisme et menaçants pour sa conservation nationale. Les Canadiens-Français marchaient sous le drapeau de MM. Lafontaine et Viger, que secondaient la haute intelligence et le noble caractère de M. Baldwin. MM. Chauveau et Cauchon vinrent grossir, en mil huit cent quarante-quatre, cette phalange valeureuse, qui voyait bientôt ses efforts couronnés de succès par l'établissement du gouvernement responsable et la radiation de la nouvelle constitution des clauses honteuses qui la déshonoraient.

M. Chauveau manifesta, dès ses premiers discours parlementaires, les qualités ora-

toires qui avait signalé ses débuts au Barreau, et les tendances libérales dont la jeune génération du temps était possédée. M. Aubin exerçait alors une grande influence sur la jeunesse lettrée par ses écrits mordants, pleins de sel et de patriotisme; les bureaux du *Fantasque* étaient un foyer d'esprit et de libéralisme. Il n'est pas étonnant que M. Chauveau ait bu à la coupe parfumée du libéralisme; il devait aimer la liberté comme la religion, par l'entraînement de sa nature généreuse et poétique.

Lorsque l'hon. Louis-Joseph Papineau, revenu de l'exil, fit retentir, dans le Parlement, sa grande voix contre la constitution dont on avait *dolé* son pays pendant son absence, et menaça de recommencer les luttes d'autrefois, la majorité canadienne-française, qui avait arraché à cette constitution des libertés suffisantes pour se protéger, resta sourde aux accents du tribun. M. Chauveau fut, pendant quelque temps,

du petit nombre de ceux qui prêtèrent l'oreille aux phillippiques emportées de M. Papineau : il vota souvent avec lui. On dit que l'amour-propre froissé fut pour quelque chose dans son éloignement de M. Lafontaine.

En mil huit cent cinquante et un, il avait déjà assez d'influence pour devenir Solliciteur-général dans l'administration Hincks-Taché, et, deux ans plus tard, Secrétaire-Provincial. Il laissa son portefeuille, au mois de janvier mil huit cent cinquante-cinq, et succéda, dix mois après, au Docteur Meilleur, comme surintendant de l'éducation pour le Bas-Canada. Il a, dans cette importante position, déployé beaucoup de zèle et d'activité, ainsi que l'attestent l'établissement des écoles normales, les succès du *Journal de l'Éducation* et les nombreuses réformes qu'il a opérées dans l'enseignement.

M. Chauveau allait ainsi tranquillement son chemin, conduisant le char de l'éduca-

tion du pays au milieu des éloges et des applaudissements que ses écrits et ses discours soulevaient sur son passage, lorsqu'on lui offrit de monter sur le char plus élevé et plus dangereux de l'Etat.

De l'Union des deux Canadas on était passé à la Confédération de toutes les provinces britanniques; on venait de donner un gouverneur français à la province de Québec, et on voulait illustrer l'inauguration du nouveau régime par le choix, comme premier ministre, d'un Canadien distingué, capable de rallier toutes les sympathies.

M. Cauchon ayant échoué dans ses efforts pour former un gouvernement, on s'était adressé à son ancien émule dans les luttes parlementaires, lequel avait réussi.

L'auteur de la "Fête des Banquiers," dont les vers avaient flagellé l'Union des deux Canadas, a dû trouver étranges les événements qui l'appelaient à inaugurer la Confédération. En présence du fait accompli, il a cru sans doute qu'il pouvait et

devait même répondre à l'appel du pays et travailler à tirer du nouveau régime tout le bien possible pour ses compatriotes. Il a bien fait. Il a changé une position douce et paisible pour une sphère chargée d'orages et de tempêtes ; il a assumé une responsabilité dangereuse pour sa réputation et terrible pour l'avenir de son pays. Il est difficile d'apprécier les motifs et les intentions qui agissent sur l'âme d'un homme dans de pareilles circonstances ; mais nous croyons qu'il a cédé, en acceptant la tâche qu'on lui offrait, à des considérations élevées, à des instances réitérées, qu'il a obéi à de nobles impulsions. Quoiqu'il en soit, il a dû trouver rudes et pénibles les sommets du pouvoir ; accoutumé à la flatterie, aux éloges et à toutes les prévenances d'un monde dont il était le demi-dieu, et qui ne discutait par ses actes, il a dû ressentir vivement les horions de la politique, les ronces et les épines dont elle est hérissée ; la contradiction et le sarcasme ont, sans

doute, blessé jusqu'au sang sa sensibilité de poète et d'orateur.

Mettre en opération un nouveau régime politique de manière à satisfaire toutes les espérances et à calmer toutes les craintes ; donner toute l'importance et toute l'extension possible aux institutions locales du Bas-Canada, sans dépasser les limites tracées par la Constitution ; organiser les bureaux publics et distribuer le patronage au milieu de mille intérêts divers, d'exigences personnelles et nationales sans nombre ; présenter le drapeau de la conciliation, la branche d'olivier à deux partis qui se déchiraient depuis vingt-cinq ans ; ranimer enfin le courage et les espérances d'une population qui commence à désespérer de son avenir matériel et national : c'était là, il faut l'avouer, une œuvre difficile, immense. Reconnaissons qu'il a passé à travers ces crises et ces embarras plus facilement qu'on ne pensait.

Mais, avant d'aller plus loin, traçons en

quelques lignes les traits les plus saillants de l'organisation physique, morale et intellectuelle de M. Chauvéau.

Voyez-vous cet homme, de moyenne taille, élégamment vêtu de noir, au front développé, à la figure pensive et mobile, aux traits nobles et prononcés, qui passe, une main derrière le dos, le regard contemplatif ? Il n'y a pas à s'y méprendre ; la pensée de cet homme-là habite des sphères élevées ; ce doit être un homme de lettres, un poète ou un orateur.

Il est un peu, beaucoup même, tout cela.

Lisez, si vous voulez vous en convaincre, ses premiers essais poétiques, ses *Jolis Naïves*, ses *Adieux à Colborne, Albion, Donatona*, ses portraits politiques, ses correspondances dans le "Courrier des Etats-Unis," le "Fantasque," et "l'Avenir," quelques-unes des jolies pages de *Charles Guérin* ; parcourez ses revues mensuelles dans le *Journal de l'Instruction publique*,

ata
el-

ne
ont
ile,
se,
on-
e ;
des
me

out

ere,
oies
ma-
res-
ata-
r,"
rles
lles
ique,



véritables petits chefs-d'œuvre dont les meilleurs journaux de France seraient fiers de parer leurs colonnes.

Charles Guérin, sa plus grosse œuvre littéraire, a plus de mérite que de réputation. Il y a dans ce livre de jolies scènes, d'excellentes peintures de la vie canadienne, de belles pensées, des sentiments exquis ; mais la trame est pauvre, l'intérêt médiocre ; ce n'est pas assez vif, assez épique pour notre époque accoutumée aux fortes émotions, aux grandes passions ; on n'y trouve pas cet enchaînement de faits émouvants, de scènes dramatiques qui font le succès des romans du jour. Ce livre est une étude de mœurs plutôt qu'un roman ; on le lit par curiosité plutôt que par goût ; il laisse le lecteur froid, presque indifférent à ses héros ; on le ferme sans regret pour aller dîner, et on peut en reprendre la lecture immédiatement après sans danger pour la digestion. Il était difficile qu'il en fût autrement : si notre glorieux passé se

prête au roman historique, notre vie de tous les jours offre peu de ressources à ce qu'on appelle "les drames de la vie réelle." N'oublions pas que c'est la première œuvre d'un jeune homme, et, surtout, le premier jet de notre littérature nationale. Indulgence et respect pour ce commencement, pour ce premier-né; il a des défauts, sans doute, mais il porte le cachet national.

Ecoutez maintenant.

M. Chauveau a la parole.

Il est au pied du monument élevé à la mémoire des braves de mil sept cent soixante, sur les Plaines mêmes témoins de leur gloire et de leur mort; une foule immense l'écoute; l'Angleterre et la France sont là, la première, représentée par un gouverneur distingué la dernière, dans la personne du commandant Belvère.

Sa voix est trop voilée, sa déclamation un peu monotone; mais quelle chaleur,

quel entraînement, quelle succession magnifique de mouvements, d'images et d'inspirations, quel tableau sublime des événements et des luttes héroïques du passé ! Ce discours seul devrait suffire à la réputation oratoire de M. Chauveau ; ce fut l'opinion de M. de Belvèze qui déclara qu'on n'aurait pas mieux parlé en France.

Combien d'autres discours, cependant, où ses brillantes facultés se sont révélées avec éclat !

Il a eu le tort ou l'obligation de trop se prodiguer, de faire de l'éloquence un métier, une habitude ; appelé à parler dans des circonstances presque toujours semblables, il a fini par tomber dans la répétition et la déclamation ; il aurait dû, dans son intérêt, résister aux sollicitations de ses admirateurs et de son amour-propre ; il a fini par produire l'effet de ces jolies boîtes de musique qui répètent éternellement sur le même ton le "Home sweet Home."

Quoiqu'il en soit, M. Chauveau est le plus français de tous nos orateurs et de nos écrivains politiques, par l'élégance, la couleur et la distinction du style et du langage, le choix des expressions, la noblesse de la pensée, le feu de l'inspiration, et la vivacité du sentiment, mais d'autres le surpassent par la profondeur de la pensée, la force du raisonnement et de la logique, la justesse des aperçus, la science politique.

M. Chauveau est homme de lettres par goût, par nature ; il est homme d'affaires, homme d'Etat par nécessité, par hasard, parce qu'en Canada on ne peut être uniquement ce qu'on est ; il faut ici mêler la soie et le coton, les fleurs et les choux ; tel qui est fait pour porter le fusil manie la pioche ; tel autre qui était né pour habiter les sommets du Parnasse est forcé d'additionner les chiffres derrière un comptoir ou de parler mur mitoyen devant un juge qui pense à ses cheminées.

Notre Parlement local se prête peu aux efforts oratoires, aux élans de l'imagination, aux grandes conceptions ; les questions qui s'y soulèvent sont peu fertiles en ressources oratoires ; c'est plutôt une place d'affaires qu'un théâtre d'éloquence. Or, n'est pas homme d'affaires qui veut ; Chateaubriand et Lamartine eussent fait de piètres avocats et de tristes professeurs de mathématiques, de même que M. Cartier serait un poète épique peu recommandable.

Les poètes et les orateurs ont-ils le droit de se plaindre si leur âme délicate et subtile tend sans cesse à s'élever au-dessus des choses de la terre, à contempler de trop haut les objets d'ici-bas ? L'aigle est-il mécontent du sort qui le force à planer dans les hauteurs des cieux ? La vigne au jus délicieux est-elle jalouse des fortes racines du chêne ? Mais continuons.

M Chauveau a le caractère du poète et de l'orateur, comme il en a la figure et l'esprit ;

rien ne le dément. Vif, nerveux, impressionnable, sensible, irritable, mais bon, libéral et dévoué, aussi prompt à réparer une faute qu'à la commettre, il présente de singuliers contrastes à l'œil de l'observateur. Il est remarquable par l'élégance et l'urbanité de ses manières ; sa vie a toujours été sobre, morale et studieuse, et l'on ne peut nier qu'il a gardé toute la fraîcheur de son patriotisme à travers les nécessités de la vie et les exigences de la politique.

M. Chauveau est encore un bibliophile et un amateur passionné du beau et du vrai dans l'art et la littérature ; ses voyages en Europe ont développé chez lui ces heureuses dispositions ; les hommes lettrés de France l'ont reconnu comme un des leurs et ont rendu un brillant hommage à son talent de poète et d'orateur.

Tous les poètes et les orateurs, depuis Démosthène et Cicéron, ont de la misère à se défendre de l'impression qu'ils sont

supérieurs aux autres hommes ; c'est peut-être vrai, mais ils le laissent trop voir ; ils sont portés à poser, à solliciter les regards et les applaudissements ; l'un portera une longue chevelure, ou se fatiguera pour se donner une figure pâle et mélancolique ; un autre paraîtra distrait en adressant la parole, ou prêter une oreille attentive aux sons mélodieux qui tombent de sa bouche.

Les adulations, les flatteries et l'encens qu'on a prodigués à M. Chauveau depuis sa jeunesse, les succès continus qui ont signalé sa carrière, ont donné à sa sensibilité naturelle un développement qui nuit quelquefois à sa dignité d'homme d'Etat, en lui faisant faire des démarches peu dignes de sa position. Il donne trop d'importance à des incidents personnels ; il devrait exercer son talent diplomatique et son activité politique sur un terrain plus vaste, ménager sa poudre pour les grandes circonstances.

M. Chauveau n'a pas encore eu le temps

de donner la mesure de ses capacités comme homme d'Etat ; les progrès qu'il a faits, déjà, témoignent de ce qu'il pourrait être s'il passait plusieurs années au pouvoir. Les uns lui reprochent l'inactivité de son gouvernement, son impuissance en face des besoins du pays ; beaucoup croient qu'il ne pouvait faire plus, sur le principe qu'on ne peut extraire l'or d'une mine de fer ou de plomb, ou faire sortir un fleuve d'un ruisseau.

Terminons par une réflexion qui n'a pas le mérite d'être nouvelle :—Les hommes politiques comme les hommes de lettres, dans ce pays, sont trop pauvres pour être complètement ce qu'ils pourraient et devraient être. L'homme de talent, dont la pensée est gênée, ressemble à ces oiseaux captifs qu'un fil cruel ramène à terre, chaque fois qu'ils veulent prendre leur essor.

DISCOURS

PRONONCÉ LE MERCREDI, 18 JUILLET 1856,

PAR L'HON. P.-J.-O. CHAUVEAU,

*A la cérémonie de la pose de la pierre angulaire du
monument dédié, par souscription nationale, à la
mémoire des braves tombés sur la plaine
d'Abraham, le 28 avril 1760.*

STA. VIATOR, HERCUM CALCAS.

QU'IL PLAISE À VOTRE EXCELLENCE :

MESSIEURS ET MESDAMES,

Choisi par la société Saint-Jean-Baptiste pour vous adresser quelques paroles, qui, à vrai dire, ne viendront pas de moi, mais qui seront plutôt comme un écho affaibli de ce que vos âmes doivent penser, de ce que vos cœurs doivent sentir dans ce moment ; si ce n'était que l'imprudente promesse que j'ai faite, je serais tenté de me taire et de laisser parler pour moi, certain de leur éloquence, cette pompe

civile et militaire qui nous environne, la terre que nous foulons, teinte autrefois du sang le plus pur et le plus noble de la France et de l'Angleterre, jonchée encore des ossements des guerriers dont nous célébrons la mémoire ; les bases de ce monument, que nous allons charger de redire aux âges futurs les combats et les gloires de nos ancêtres ; ce grandiose paysage, cette nature qui semble taillée pour de tels spectacles ; ces montagnes, dont les échos vont tout à l'heure retentir des éclats de la foudre guerrière, comme au jour que nous commémorons, et, là-bas, au fond du tableau, Québec, la ville historique, dont les murs ont vu couler tant de sang et s'accomplir tant de prodiges de valeur !

Vingt-huit avril mil sept cent soixante, jour que la Providence, dans leurs revers, réservait à nos ancêtres, pour qu'ils fussent les derniers vainqueurs dans une lutte dont ils devaient eux-mêmes être le prix ; pour que le peuple conquis pût toujours marcher tête levée et l'égal de ses conquérants, (préparant ainsi l'union fraternelle qui, ici comme ailleurs, devait un jour régner entre les deux races, en leur distribuant des lauriers cueillis sur le

même champ de bataille); jour aussi glorieux pour les vaincus que pour les vainqueurs, puisse ton souvenir, que nous évoquons, m'inspirer des paroles qui ne soient pas trop au-dessous de celles qu'il faudrait pour te raconter dignement !

Dans ce qui s'est passé ici il y a près d'un siècle, dans ce qui s'y passe aujourd'hui, quel contraste à la fois et quelle ressemblance !

Plus de six mois s'étaient écoulés depuis le jour où Wolfe et Montcalm étaient tombés, ensevelis, l'un dans le drapeau victorieux de l'Angleterre, l'autre dans celui qui portait le nom immortel de Carillon ; Québec, incendié aux trois quarts, amas de ruines plutôt qu'une ville, subissait la loi du conquérant ; l'Angleterre avait appris, avec des transports de joie, la France avec une inconcevable indifférence, la prise de la plus forte citadelle du nouveau monde ; " l'Europe entière, dit Raynal, croyait la grande querelle de l'Amérique du Nord terminée, et personne ne s'imaginait qu'une poignée de français, qui manquaient de tout et à qui la fortune semblait interdire jusqu'à l'espérance, osassent songer à retarder une destinée inévitable." Et cependant, le vingt-huit

avril, voilà qu'à la pointe du jour une nouvelle armée française se présente sur le champ de bataille du treize septembre, guidée par un général d'une bravoure et d'une habilité égales à celles de Montcalm !

Avait-il, comme cet ancien prétendait pouvoir le faire, avait-il frappé la terre du pied pour en faire sortir des légions ? Non ; mais elles étaient accourues d'elles-mêmes. Du seuil des chaumières incendiées, du fond des bois, de partout, les Canadiens étaient venus se ranger une dernière fois sous le drapeau de la France, essayer de sauver malgré elle la colonie qu'elle abandonnait, et l'honneur de ses armes, que dans ces contrées éloignées elle paraissait négliger. Des enfants de douze à treize ans, des vieillards de quatre-vingts ans, se rendaient au camp, ou y restaient malgré les exhortations des chefs. Plus de la moitié de l'armée du chevalier de Lévis se composait de ces recrues volontaires, de ces soldats que le patriotisme seul avait fait soldats, de ces héros improvisés qui, semblables au vieux Caton, dont ils n'avaient jamais entendu parler, seuls ne désespéraient point d'une cause que le monde entier croyait perdue.

C'est que cette cause était celle qu'en-

fants ils avaient entendu exalter dans les récits de leurs pères, dans les longues soirées d'hiver ; c'est que le zèle de cette cause était entré dans leur âme avec chaque refrain de la ballade guerrière que leur mère chantait près de leur berceau, avec chaque phrase du sermon que prêchait le curé de la paroisse, avec l'exemple des martyrs attachés au poteau, découpés par lambeaux, inondés d'huile bouillante et glorieusement décorés de colliers de haches de fer rougies au feu ; c'est que plusieurs avaient déjà brûlé pour elle plus d'une cartouche, et s'étaient déjà trouvés vainqueurs un contre trois, un contre cinq, à la Monongahéla sous M. de Beaujeu, au fort George, à Oswégo, à Carillon sous M. de Montcalm ; c'est que, jeunes ou vieux, ils n'avaient rien perdu de leur foi religieuse ni de leur foi nationale, qui n'en faisaient qu'une ; c'est que, dans leur héroïque naïveté, après tous les prodiges qu'ils avaient faits eux-mêmes, ils croyaient le bon Dieu tenu en conscience de faire un miracle pour que la croix, surmontée du coq gaulois, demeurât sur le clocher de leur église et que le drapeau blanc semé de fleurs de lys continuât à flotter sur les bastions de leurs forts !

Ce qui s'est passé ici, il y a près d'un siècle, c'était donc, de la part de la brave armée anglaise, commandée par le général Murray, victorieuse une première fois sur le même terrain, c'était un effort suprême pour ne pas se laisser enlever les fruits de sa victoire, pour conserver cette forteresse dont la possession était depuis si longtemps l'objet de ses convoitises, pour maintenir la supériorité lentement et péniblement acquise par plus d'un siècle de luttes cruelles et incessantes, de désastres sans nombre pour les colonies anglaises, que les bandes canadiennes et les hordes sauvages dévastaient chaque année par le fer et la flamme.

Et c'était de la part des troupes françaises fatiguées, mais non épuisées par une longue marche à la pluie et au tonnerre, c'était un effort également héroïque, pour venger leur défaite et la mort de Montcalm, pour reconquérir ce promontoire qui tient la clef de presque toute l'Amérique, pour prouver qu'ils étaient toujours les soldats d'Oswégo et de Carillon !

Mais, pour les milices canadiennes, c'était encore plus que tout cela : c'était la sépulture définitive ou la résurrection de tout ce qu'elles avaient aimé et vénéré au

foyer domestique ; c'était l'agonie ou le triomphe de la religion et de la patrie ; et, pour ces hommes que le gouvernement qui les abandonnait avait toujours tenus pauvres, et qui, pauvres, venaient encore de perdre le peu qui leur restait, il n'y avait plus que la vie, et la vie elle-même n'était plus rien sans les deux seuls biens qu'ils eussent au monde : la religion et la patrie !

Ce fut donc toute la journée et pendant trois heures surtout, une lutte comme l'histoire nous en montre peu de plus meurtrières, eu égard au nombre des combattants. Plus de trois mille hommes sur quatorze mille, restèrent sur le champ de bataille. " L'eau et la neige, dit M. Garneau, (qui a élevé à ces braves, dans son histoire, un monument plus durable que celui dont nous posons les bases,) l'eau et la neige, qui couvraient encore le sol par endroits, étaient rougies du sang que la terre gelée ne pouvait boire, et les malheureux blessés nageaient dans des marres livides où l'on enfonçait jusqu'à mi-jambe."

C'était ici (1), sur le petit espace de terre où nous sommes réunis et où s'élevait le moulin de Dumont, édifice qui dominait

(1) A Sainte-Foye.

la position, c'était, entre les grenadiers de la Reine commandés par M. d'Aiguebelle, et les montagnards écossais sous les ordres du colonel Fraser, un combat acharné, qui n'a été égalé depuis que par celui que se livrèrent les anglais et les français pour le Château d'Hougoumont, ou encore, par celui que ces derniers ont livré contre les Russes pour la prise du Mamelon Vert à Sébastopol. Le moulin fut trois fois pris et repris, et, chaque fois, les grenadiers eurent à marcher sous le feu incessant d'une lourde et puissante artillerie. Bourlamarque, dont le nom, dans toute la guerre, avait figuré à côté de ceux de Montcalm et de Lévis, fut gravement blessé et eut son cheval tué sous lui dans cet endroit même.

C'était, plus loin, entre les milices canadiennes commandées par M. de Repentigny et par le colonel Rhéaume, et le centre de l'armée anglaise, une lutte non moins héroïque. "L'on voyait, dit encore M. Garneau, les milices charger leurs armes couchés, se relever après les décharges de l'artillerie ennemie, et fusiller les canonniers sur leurs pièces."

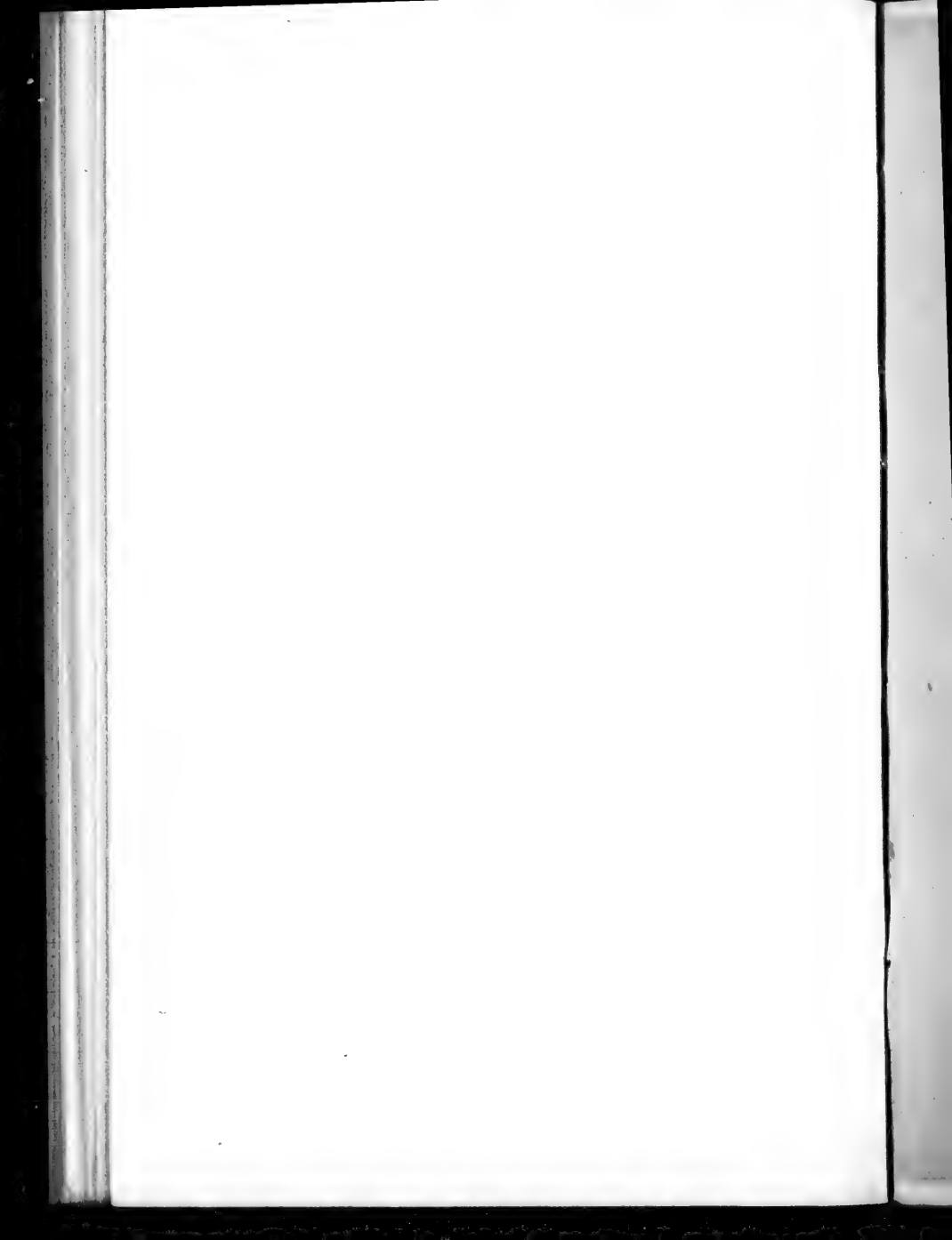
Enfin, à la droite, M. de Saint-Luc, avec un parti de canadiens et de sauvages, et le

U

diens de
uebelle,
s ordres
urné, qui
i que se
pour le
re, par
entre les
Vert à
fois pris
enadiers
necessant
Bour-
oute la
eux de
vement
lui dans

es cana-
entigny
ntre de
moins
M. Gar-
es cou-
de l'ar-
onniers

ic, avec
s, et le



colonel Poularier, avec le Royal-Roussillon, culbutaient et tournaient l'aile gauche de l'armée anglaise, la rejetaient sur le centre, qu'ils prenaient en flanc, et décidaient du sort de la journée.

Partout c'était une scène de carnage et de désolation ; un ciel lourd et sombre pesait sur la campagne, des torrents de pluie se mêlaient aux flots de sang humain, les éclairs labouraient le ciel comme les feux des deux armées sillonnaient la terre, les éclats de la foudre se mêlaient aux décharges de l'artillerie, aux fanfares guerrières, aux cris des combattants, aux plaintes des mourants, et la nuit, lorsque le silence et l'immobilité eurent remplacé le bruit et le tumulte, à la lueur des éclairs, les innombrables blessés de l'armée française étaient portés à l'Hôpital-Général au pied du côteau, tandis que l'armée anglaise, rentrée dans ses murs, encombrait des siens tous les couvents de la ville.

Le lendemain, on commençait les travaux d'un siège qui fut levé précipitamment, lorsqu'au lieu de la flotte française que nos pères attendaient comme leur dernière ressource, leur dernière planche de salut, ils virent paraître dans la rade une escadre anglaise, qui par sa seule présence, assura

pour toujours la domination britannique sur ces vastes et riches contrées.

« Et voilà ce qui s'est passé ici il y a près d'un siècle !

Et aujourd'hui, les drapeaux de la France et de l'Angleterre, unis par des banderolles qui portent les noms de victoires gagnées en commun, flottent amis sur le champ de bataille du treize septembre et du vingt-huit avril, comme ils flottent sur les mers de l'Europe et sur les rochers de l'antique Chersonèse !

Un gouverneur anglais, dont l'esprit éclairé et le noble cœur ont su comprendre tout ce qu'il y avait de beau, de religieux, d'humain dans la mission que nous l'avons prié d'accepter, préside à cette apothéose des braves des deux nations. A l'exemple du militaire distingué qui, l'année dernière, était venu rencontrer sur son passage la pompe funèbre que nous fîmes aux braves du vingt-huit avril, et saluer leurs restes de généreuses paroles, des officiers et des soldats anglais, justement impatients du repos qui leur échoit dans ce jour de combat, écoutent avec un religieux silence le récit de cette vieille victoire française, parce qu'ils savent qu'il n'y a que les lâches qui sont jaloux, et que leur nation

s'est couverte elle-même de trop de gloire pour avoir peur de la gloire des autres !

Et, en présence de Lady Head et de la moitié la plus intéressante de la société de Québec (la beauté, comme toujours, souriant au récit des actions courageuses), en présence du commandant d'une corvette française (1) chargé d'une mission toute pacifique, et de ses marins qui, mille fois les bienvenus parmi nous, sont arrivés ici à temps pour voir de leurs yeux que, si nous avons été longtemps oubliés de la France, nous n'oublions pas ses héros d'autrefois non plus que ceux d'aujourd'hui ; en présence de nos concitoyens anglais, irlandais, écossais, héritiers des vertus des peuples des trois royaumes avec qui nous aimons à fraterniser ; en présence des descendants des Hurons, les fidèles alliés de nos ancêtres, qui donnèrent leur part de sang et cueillirent leur part de gloire sur tous les champs de bataille de l'Amérique, nous, les descendants des miliciens de mil sept cent soixante, nous enfermons dans un même monument les ossements confondus des grenadiers de la reine et des montagnards écossais, qu'un archevêque a bénis sans leur demander à quel culte ils avaient appartenu.

Et que ne dira-t-il pas à la postérité, ce monument ? Quel enseignement plus profond, quel plus haut tribut à l'héroïsme des temps anciens, à l'union fraternelle du temps présent, à l'oubli des haines passées, au souvenir des gloires qui ne passeront pas !

Ne parlera-t-il pas le même langage éloquent que parle, dans un autre endroit, l'obélisque élevée à la mémoire commune de Wolfe et de Montcalm par un gouverneur anglais, trop soldat lui-même pour distinguer entre le soldat vainqueur et le soldat vaincu, lorsque tous deux étaient morts en héros ?

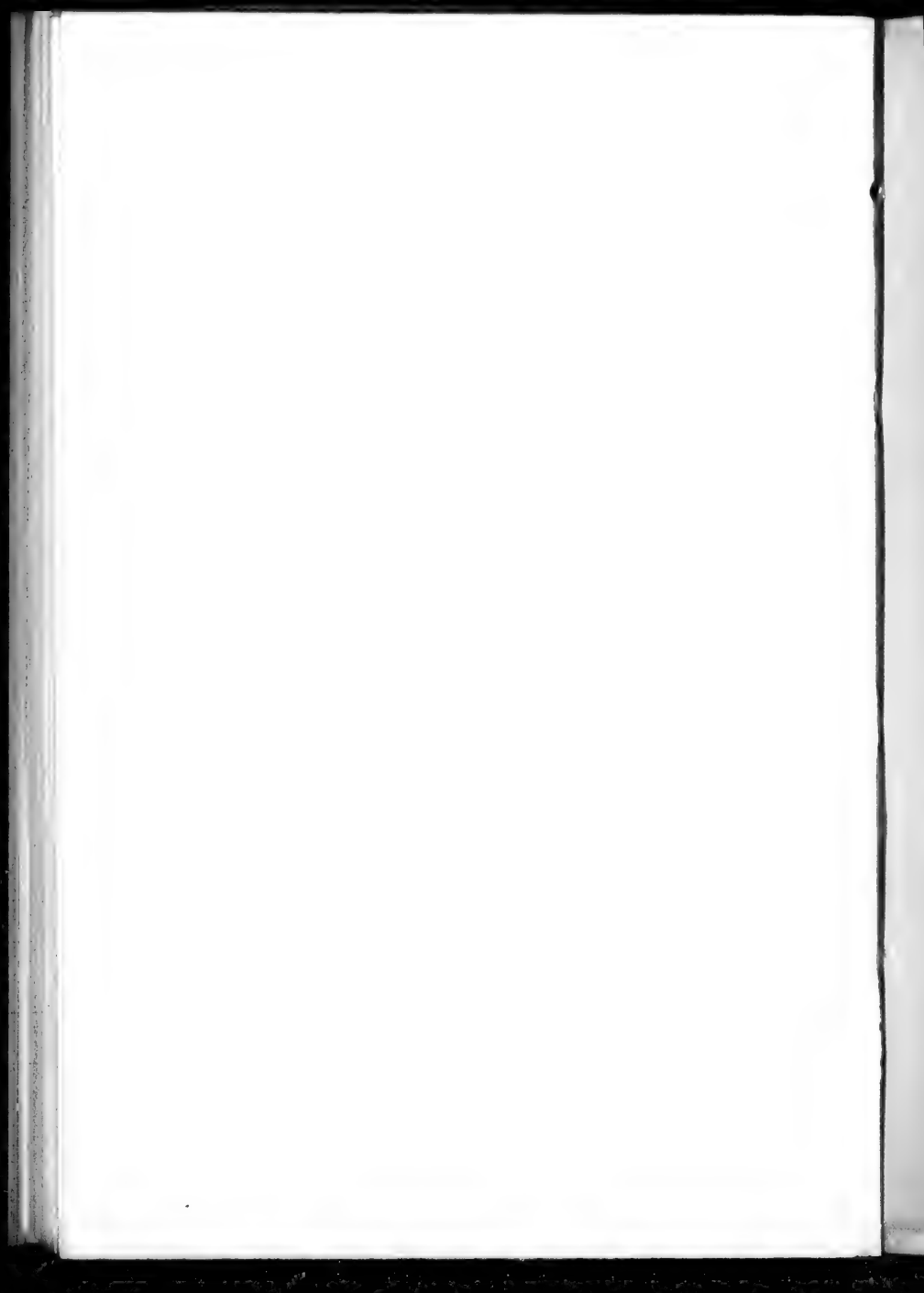
Ne dira-t-il pas aux Bretons comme aux Français, aux émigrés comme aux natifs, que la même fidélité que nos pères avaient montrée pour leur ancien drapeau, nous l'avons montrée pour le nouveau ; que s'ils étaient les hommes de Carillon et des plaines d'Abraham, nous avons parmi nous les hommes de Lacolle et de Chateauguay, et que nous, les hommes de la nouvelle génération, nous n'avons pas encore dit à l'histoire le dernier mot de notre race ?

Ne dira-t-il pas aux générations futures que le souvenir des grandes actions a beau dormir dans la poussière et l'oubli, il faut

, ce
pro-
sme
du
ées,
ront

age
roit,
une
ver-
pour
et le
ient

aux
tifa,
ient
ous
s'ils
des
ous
nay,
elle
it à
?
res
eau
aut



qu'un jour, ne fut-ce qu'après un siècle, il se réveille et ressuscite rayonnant d'une splendeur imprévue ?

Ne dira-t-il pas aux hommes trop positifs peut-être de notre époque, qu'après tout l'on ne meurt qu'une seule fois, et que, cette fois-là, il vaut autant mourir écrasé par la mitraille que sous les roues d'un char à vapeur ; que ceux qui agiotaient, qui s'enrichissaient, il y a un siècle, sont morts tout comme ceux qui combattaient, Bigot et Deschenaux aussi bien que Montcalm et Lévis, et qu'ils sont oubliés, exécrés, tandis que les pauvres soldats, les pauvres miliciens et les pauvres sauvages du vingt-huit avril reçoivent, après plus d'un siècle, à la face du soleil, l'apothéose la plus magnifique qu'il nous soit possible de leur donner ?

N'enseignera-t-il pas aux peuples de l'avenir que les guerres et les haines d'un siècle sont les amitiés et les alliances d'un autre siècle ; que la face des empires change, que les empires eux-mêmes s'écroulent : qu'une seule chose reste debout, la mémoire des braves ?

Ne dira-t-il pas qu'après avoir lutté sur terre et sur mer dans les arts de la guerre et dans ceux de la paix, dans les sciences,

où elles ont produit Pascal et Bacon, Newton et Cuvier, Laplace et Herschell; dans les lettres, où elles ont placé au faite de l'intelligence humaine, Bossuet et Milton, Shakespeare et Corneille, Lamartine et Byron, notre ancienne et notre nouvelle mère-patrie, désespérant de pouvoir se vaincre l'une et l'autre, se sont décidées à dominer, réunies, le reste du monde ?

Ne dira-t-il pas qu'après l'oubli séculaire de tous les souverains et de tous les gouvernements, le puissant allié de notre gracieuse souveraine, le neveu de l'illustre empereur, qui, dans l'universalité de son génie, avait réalisé cette parole d'un ancien : *nil humani alienum a me*, au milieu des préoccupations sans nombre d'une époque où se décide le sort de l'Europe et de la civilisation, s'est souvenu d'un million de Français oubliés sous le drapeau britannique, d'un peuple qui surgit aux yeux de la France, comme une apparition d'outre-tombe ?

Et lorsqu'il s'élèvera, ce monument, surmonté de la statue que nous irons demander à la France, notre alliée, d'y placer elle-même, ne croyez-vous pas que le vieillard, en s'agenouillant sur la tombe des guerriers ainsi glorifiés, regrettera de n'avoir

pas, lui aussi, donné sa vie pour la patrie ; que le jeune homme se relèvera pour s'élancer plus courageux et plus ferme dans la carrière qu'il aura choisie, et que la mère qui passera près d'ici, tenant son jeune fils par la main, lui fera détourner la tête, de crainte que la fascination de tous ces honneurs rendus au courage ne l'enlève trop tôt à son amour, pour le jeter sur la voie périlleuse de l'honneur ?

Et ces guerriers eux-mêmes, s'il leur était donné de se lever de leur couche funèbre, et de contempler le jour aussi pur et brillant qu'il était sombre le jour de leur combat ; ces campagnes aussi riches, aussi heureuses qu'elles étaient alors désertes et dévastées ; cette ville alors en ruines, et qui, florissant aujourd'hui dans les arts de la paix, se répand partout dans la vallée et, déjà, sur le coteau envahit jusqu'à leur sépulture ; ce bassin splendide, *cet afourc d'eau bel et profond*, comme disait Champlain, aujourd'hui couvert des vaisseaux de toutes les nations, au milieu desquels se trouve enfin un de ces vaisseaux français que nos pères attendaient avec tant d'angoisse à l'heure suprême ; s'il était donné à nos miliciens d'entendre, après un siècle, parler français sur leur

tombe ; de voir, comme ils disaient naïvement, de voir *leurs gens*, des uniformes français mêlés à des uniformes anglais pour leur rendre hommage ; de contempler leur religion et leur nationalité debout encore et respectées à côté de la religion et de la nationalité des conquérants, sous cette domination anglaise qu'ils redoutaient si fort, n'est-il pas vrai qu'ils demanderaient comme une faveur de vivre quelque temps auprès de nous ?

Mais non, guerriers que nous vénérons, vous avez payé votre dette à la patrie, c'est à nous de payer la nôtre. Votre journée est remplie, votre tâche laborieuse et sanglante est terminée, la nôtre à peine commence. Vous vous êtes couchés dans la gloire, ne vous levez pas ! Pour nous, quelles que soient nos aspirations, notre dévouement, notre courage, Dieu seul sait où et comment nous nous coucherons. Mais vous, dormez en paix, sous les bases de ce monument, entourés de notre vénération, de notre amour, de notre perpétuel enthousiasme.... dormez.... jusqu'à ce qu'éclatent dans les airs les sons d'une trompette plus retentissante que celle qui vous sonnait la charge, accompagnée des roulements d'un tonnerre mille fois plus formidable que celui qui

ent naïve-
uniformes
glais pour
mpler leur
ut encore
on et de la
s cette do-
ent si fort,
anderaient
que temps

vénérans,
patrie, c'est
ournée est
t sanglante
commence.
t gloire, ne
uelles que
vouement,
et comment
ous, dormez
monument,
de notre
ousiasme....
nt dans les
us retentis-
t la charge,
un tonnerre
celui qui

célébraient vos glorieuses funérailles, et alors tous, Anglais et Français, grenadiers, montagnards, miliciens et sauvages, vous vous levez tous, non pas pour une gloire comme celle que nous, faibles mortels, nous entreprenons de vous donner, non pas pour une gloire d'un siècle ou de plusieurs siècles, mais pour une gloire sans terme et sans limites, et qui commencera avec la grande revue que Dieu lui-même passera quand les temps ne seront plus ! ”

Un discours comme celui-là suffirait, en France, pour illustrer un homme ; nous serions bien difficiles, s'il nous en fallait plus.

